

Le médecin général inspecteur (2S) Paul Doury Rhumatologue, médecin des hôpitaux des armées, professeur au Val-de-Grâce (1927–2017)

**Surgeon-General and Inspector (2S) Paul Doury
Rheumatologist, Military Hospital Doctor, Professor at Val-de-Grâce (1927–2017)**

F. Eulry

© Lavoisier SAS 2017



Le médecin général inspecteur 2S (MGI) Paul Doury, né le 31 mars 1927, s'est éteint à son domicile de Versailles le 1^{er} août dernier, après une longue et pénible maladie, affrontée avec courage. La cérémonie funéraire eut lieu à Versailles le 8 août 2017 dans l'intimité familiale. Lors de la messe solennelle qui fut dite à sa mémoire à l'église du Val-de-Grâce (VDG), le 15 septembre dernier, la Société française de médecine et de chirurgie du pied était représentée par deux des plus remarquables de ses anciens présidents, les Drs Christine Thémar-Noël et Hubert-Paul Bénamou. Voici le portrait de mon maître que j'eus l'honneur de présenter à cette triste occasion.

Je pourrais retracer, selon l'habitude, sa carrière d'officier, de rhumatologue hospitalier, d'enseignant et de pédagogue, enfin de chercheur clinicien titulaire de nombreuses distinctions et récompenses internationales, ou de membre correspondant de l'Académie nationale de médecine, soulignant qu'il était aimé de ses malades et de ses élèves, reconnu et écouté de ses pairs : ce ne serait que justice et la vérité.

Il me semble plus adapté à sa personnalité et à son parcours de développer les points cardinaux de ce qu'il était

pour ceux qui le connaissaient en ayant eu la chance et le plaisir de travailler sous son autorité, puis de lui succéder comme ce fut mon cas. Trois idées-forces aident en trois mots à esquisser le portrait de Paul Doury, viscéralement attaché au VDG : le désert, le paradoxe et l'élégance.

Le désert, c'est celui du Sahara

Après une année de physique, chimie et biologie à la faculté des sciences de Paris, en 1947, il entre à l'École du service de santé militaire et à la faculté de médecine de Lyon. Détaché à Paris de 1949 à 1953, il y passe sa thèse dirigée par son maître au VDG, le Pr Crosnier qu'il n'oubliera jamais, sur un sujet d'épidémiologie et d'hygiène ébauchant son avenir de clinicien passionné de prévention. Après son stage d'application au VDG, le voici médecin-lieutenant à Tamanrasset, près de l'ermitage de Charles de Foucauld, médecin-chef de la compagnie méhariste du Tidikelt-Hoggar, chargé de l'assistance médicosociale sur un territoire gigantesque. La médecine est rustique et protéiforme chez ces Touaregs auxquels il s'attache à vie. Il n'en reviendra jamais tout à fait, mais n'y reste que trois ans. Il décrit alors, sous la houlette d'Henri Follet de l'institut Pasteur d'Alger, dont il sera le biographe en 1998, le premier foyer connu, en plein désert, de leishmaniose cutanée et viscérale, une découverte : dans le Hoggar est né le chercheur.

Rentré à Paris, le voici assistant des hôpitaux militaires (concours de 1959), affecté au VDG, puis médecin des hôpitaux (1962), en médecine interne à l'hôpital militaire de Bourges où le jeune chef de service fait de sa fonction et de ses travaux le contraire d'un désert.

L'appel du Sahara reste fort, il s'en rapproche : en 1965, il est affecté à Rabat, chef du service de médecine interne de l'hôpital militaire Mohamed-V où il passe trois années et se révèle un enseignant couru et de caractère à la faculté de

F. Eulry (✉)
Médecin général inspecteur (2S)
e-mail : eulry.francois@gmail.com

médecine. Au CHU de Rabat, il crée le premier service de rhumatologie du Maroc. L'ombre de Lyautey et le souvenir de son grand-père, le colonel Doury, l'amènent aux portes du désert, du côté du Tafilalet : le grand-père s'y opposa à Lyautey avec panache, comme le petit-fils saura au besoin, dans la discrétion et le tact, s'opposer à l'autorité. Consécration suprême : en 1989, il sera élu président de l'Association des anciens Sahariens, où il rencontrera, entre autres illustres spécialistes, Théodore Monod qui fera l'avant-propos de son livre *Henry Folley, apôtre du Sahara et de la médecine*, préfacé par Jean Bernard.

De retour au VDG, il réussit l'agrégation d'hygiène dans la chaire dirigée autrefois par Alphonse Laveran ; il en sera le titulaire en 1977. Il aimait dire : « *enseigner est un théâtre* », je peux garantir qu'il tenait la scène. Il est alors chef du service de médecine interne (1969–1970) qu'il transforme en service de rhumatologie (1970) et transfère à Saint-Mandé à l'hôpital Bégin en 1973 : il y crée un département de podologie en 1981 et reste à sa tête jusqu'en 1987, année où il est nommé inspecteur technique des services médicaux et de l'hygiène pour les armées.

Il avait été pendant ses études élève du Pr Coste en rhumatologie à l'hôpital Cochin, puis fréquenta des années ce service désormais dirigé par le Pr Delbarre. Il associa immédiatement à son activité rhumatologique la podologie, en se liant d'amitié avec mon maître Simon Braun avec lequel il contribua à élargir le champ d'études de la podologie à la médecine interne et aux grandes spécialités médicales, et par suite à l'orthopédie et à la traumatologie.

Le désert reste présent dans son esprit, un peu de son âme y est restée, au point qu'il aime y faire allusion quand il joue sur les mots : « *Je prêche dans le désert* », c'est facile, mais efficace : penauds et convaincus, nous redoublons d'ardeur... et lui s'en délecte. À la Société française de rhumatologie (SFR), ses premières interventions en réponse à une communication sont publiées dans le désert de l'anonymat, sous le nom de « Monsieur X » : il se fera très vite un nom et sera président d'honneur de la SFR et président de la Société française de médecine et de chirurgie du pied (1992–1994), deux titres, deux fonctions dont il était fier, imprimant à ses élèves le goût et l'art de la recherche clinique et des présentations de qualité : devant ces sociétés savantes, il eut quelquefois raison bien avant d'autres de ses pairs qui le reconquirent ensuite, en particulier sur certains aspects des spondylarthropathies, des algodystrophies ou des fractures de fatigue. Sa notoriété internationale est acquise quand il décrit seul (1975) les critères diagnostiques des rhumatismes parasitaires, admis et utilisés encore de nos jours dans le monde entier. D'ailleurs, il enseigne en Afrique du Nord, en Afrique francophone et au Moyen-Orient près de 30 ans, pas seulement dans les grands CHU français. Pendant la vingtaine d'années qui suivirent la limite d'âge

(62 ans), il assure une consultation de rhumatologie (Institution nationale des invalides, puis centres de soins).

Goût du paradoxe

Le Pr Doury est un citoyen convaincu qui ne rêve que de désert. Avec ses malades, il est d'une grande sollicitude, il est aimé d'eux, il les visite tard le soir quand ils redoutent une nuit de souffrance et que la confiance est plus facile. Il a l'art de prendre les problèmes diagnostiques difficiles à l'envers ou de les attaquer par un biais latéral auquel nul ne pense. Il ne néglige aucun symptôme incongru dans le schéma préappris, préconçu quelquefois, que des médecins se font alors du diagnostic, passant à côté de la réalité. Un autre paradoxe est ce qu'il enseigne de sa pratique à ses élèves jeunes médecins militaires tout juste titulaires de leur doctorat et en stage au VDG, évoquant Ambroise Paré répondant à Charles IX qu'il « *soigne ses gueux comme des rois* » : « *Soignez les généraux comme des soldats du rang ; si vous faites l'inverse, croyant gagner du temps sur leur agenda très occupé, vous négligerez des étapes et passerez à côté de la solution* ». Ou encore : « *Face à la hiérarchie, le soldat est nu, écoutez-le ; quelle que soit sa plainte, elle est bien réelle ; même quand sa cause est anorganique, cherchez-la !* », deux leçons issues d'un cœur et d'une intelligence exceptionnels. Sa causticité aussi est une arme pédagogique : étincelant, paradoxal, il cultive la critique objective, volontiers acide ou cinglante, ou à peine acerbe et agacée : piqués au vif, nous redoublons d'ardeur ou d'idées. En réalité, il cherche l'opposition : il aime qu'on lui tienne tête, qu'on lui réponde, il suffit d'avoir de solides arguments.

Il cultive le paradoxe dans la connaissance : un collègue lui objecte un jour que tel aspect particulier d'une maladie n'existe pas, puisqu'il n'en voit jamais ; le Pr Doury pousse la controverse jusqu'à décrire par le menu cette rareté, estimant que ne pas s'attendre à la rencontrer n'amènerait pas à la reconnaître...

Mais le plus extraordinaire de ses paradoxes, le plus inattendu, est que ce chercheur clinicien de renom devient chercheur en histoire contemporaine : en 2006, il présente sa thèse de doctorat à la Sorbonne, il a 79 ans... Antoine Denis, notre ancien et grand président, l'avait précédé sur ce chemin. Pour Paul Doury, c'est un retour aux sources du désert et à son grand-père : *Lyautey et l'histoire occultée de la pacification du Tafilalet en 1917*, sous la direction du Pr Jacques Frémeaux. Il en fera deux livres sur Lyautey en 2002 et 2008.

L'élégance est naturelle, il la cultive

Sa culture est très classique, le xviii^e siècle est une de ses prédilections, le xviii^e l'est moins : il n'aimait ni Voltaire ni

les désordres de la Révolution française. Et des philosophes, ce sont plutôt Paul Valéry ou Alain qui le retiennent. Son allure d'aristocrate de l'Ancien Régime — n'y voyons aucune connotation politique — pourrait le faire imaginer se délectant des *Mémoires du duc de Saint-Simon*, il les apprécie en effet ; mais encore un paradoxe, sa lecture de prédilection est celle de l'effroyable et génial Louis-Ferdinand Céline. Opéra, musique classique, peinture, tout le captive : ce *Lacrimosa* du *Requiem* de Mozart fut son dernier accompagnement, à l'église Saint-Symphorien de Versailles, le 8 août dernier.

Élégance aussi de la parole : il a la réputation d'être bavard, et en effet, il parle. Mais c'est pour mieux se dissimuler, contrairement à l'apparence, car il est pudique ; son discours est riche, jamais creux, et sans verbiage.

Sa silhouette, lorsqu'il apparaît au bout du couloir pour passer la visite — l'équipe attend, fébrile, le regretté Serge Pattin en tête —, attire l'œil de chacun : annoncé par son pas dans des chaussures noires impeccables et à boucle dorée, ce quelque chose du Grand Siècle qui lui va bien, le voici droit, élancé, mince, sanglé dans son tablier, épaules et tête redressées, sa mèche de cheveux très blancs, gonflée en panache ; ou comme une crête : un de ses jeunes collègues de l'hôpital Bégin ne le surnomme-t-il pas Chantecler ? Ou un autre, cherchant avec des camarades quel type de véhicule lui attribuer, comme au jeu des portraits, voit défiler une Ferrari, une Porsche, la DS Pallas, mais choisit, ô stupeur ! la chaise à porteurs : car un esprit distingué et élégant comme celui du

MGI Paul Doury se hâte lentement, prend le temps de réfléchir et va au but : la tortue plutôt que le lièvre ; le contraire de la suractivité mortelle de « l'homme pressé », de Paul Morand qu'il apprécie comme il aime lire Montherlant. Ce dernier dit quelque part que la lourdeur du cercueil est due au poids des mots qu'on n'a pas su dire au défunt : je ne le sais que trop.

Prestance, dignité, belle élégance du militaire en tenue, voici Paul Doury : dans toutes les situations, conscient des devoirs de sa fonction, d'une grande courtoisie, d'un humour subtil distillé avec parcimonie en public, éclatant de drôlerie et de finesse en privé où brille son sens de l'amitié. Et sur sa poitrine, dans ce bel uniforme bleu nuit, les décorations françaises les plus élevées, mais surtout cet insigne de Commandeur du Ouissam alaouite du Royaume chérifien, comme le désert fiché définitivement sur le cœur.

Le Pr Doury est lucide, il n'est dupe de rien ni de personne, un peu comme Louis-Ferdinand Céline au fond, mais sans son terrible pessimisme ni son magistral cynisme. Lucide, il le fut jusqu'au bout, « *tout au bout de la vieillesse* » selon le beau mot de Céline, justement.

Pour moi, il est le Patron, avec tout ce qu'il a mis là et tout ce que je veux y mettre et qui ne regarde que moi...

Adieu mon cher Patron ! Au fait, êtes-vous parti au Sahara, au Maroc ? Errez-vous en silence dans ce beau et vieux VDG que vous aimâtes tant et dont la fermeture inattendue vous fut une plaie inguérissable ?